

*Premier Registre de l'Église Notre-Dame de Montréal. Édition des Dix, Montréal, 1961. 491 p.*

Léo-Paul Desrosiers

Volume 15, numéro 1, juin 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302099ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302099ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrosiers, L.-P. (1961). Compte rendu de [*Premier Registre de l'Église Notre-Dame de Montréal. Édition des Dix, Montréal, 1961. 491 p.*] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(1), 123–126.  
<https://doi.org/10.7202/302099ar>

## LIVRES ET REVUES

*Premier Registre de l'Église Notre-Dame de Montréal.* Édition des Dix, Montréal, 1961. 491 pages.

Alors qu'il était président de la Société historique de Montréal, Monseigneur Olivier Maurault projetait la publication du *Premier registre de l'Église Notre-Dame de Montréal*. À maintes reprises, il discuta avec le conseil ce problème hérissé de difficultés. L'entreprise n'était pas rentable. Il faudrait trouver des fonds car elle serait dispendieuse. Une reproduction pure et simple posait des difficultés techniques sérieuses; ou bien fallait-il imprimer en caractères ordinaires, traduire les entrées latines, donner aux noms leur graphie actuelle, corriger quelques erreurs? Les débats se multipliaient, les années passaient, rien ne s'arrangeait.

Mais en cette affaire, Monseigneur Maurault fut la tenacité même. Toujours aux aguets, toujours actif, il gardait en mémoire son dessein premier. Un jour, il obtint la promesse d'une assistance financière de la part du Secrétariat de la province. Le lendemain, il s'assura la collaboration de la maison Thérien Frères. L'exécution commença. Monseigneur avait décidé de reproduire le registre tel quel parce qu'il est un document de haute valeur, intéressant toute une ville, toute une population. On conçoit pourtant que ces originaux fatigués par le temps, à l'encre pâlie, aux pages jaunies, n'ont plus leur fraîcheur primitive ni souvent leur netteté. Les imprimeurs mirent au point leur technique. Et maintenant l'ouvrage vient de paraître. C'est une édition des Dix. Il compte près de cinq cents pages, grand format, sur papier de luxe. Chaque acte y apparaît avec netteté. La moindre étude de ce volume révèle que l'ouvrage a été fait avec soin, qu'il a été soigné dans les moindres détails avec autant de goût que de sollicitude.

Dans une préface, modèle de simplicité, de clarté, d'élégance, Monseigneur Olivier Maurault donne les renseignements indis-

pensables. Il décrit les originaux, explique en vertu de quelle législation ils ont été tenus. Il énumère les détails que chaque entrée contient, les noms des missionnaires, soit jésuites, soit sulpiciens qui les ont rédigés; enfin, il ajoute quelques commentaires sur la clarté que des documents pareils projettent sur l'histoire de Ville-Marie et sur celle de la population de la province.

On ne peut féliciter qu'avec chaleur les personnes qui ont pris part à cette entreprise: Monseigneur Olivier Maurault, le supérieur de Saint-Sulpice, le Secréariat de la Province, les éditeurs. On ne saurait leur décerner trop d'éloges. Toutes les bibliothèques, tous les historiens et amateurs d'histoire voudront posséder ce volume d'un caractère particulier et d'une valeur certaine. Après quelques tâtonnements inévitables dans une affaire pareille, le lecteur déchiffre aisément ces écritures et peut les lire avec facilité.

En une période où bien des critiques mettent continuellement en doute la bonne foi de quelques historiens, ce livre, après bien d'autres, apportera de l'histoire à l'état brut, c'est-à-dire les documents originaux. Il faudrait les multiplier, en faire une immense collection. Nos archives se prêtent admirablement à ce projet. Seul celui qui a joué un peu dans ces paperasses, sait que l'historien est continuellement dans l'embarras: quels paragraphes choisir dans cette richesse, quelles citations extraire de ces pages admirables, comment dire aussi bien, comment exprimer avec une force pareille les émotions qui se dégagent des faits? Il se reconnaît, la plupart du temps, inférieur à sa grande tâche. Ainsi, autour de l'histoire de Montréal, il serait facile de grouper tout un ensemble de textes qui feraient pleurer d'envie les modestes annalistes que nous sommes et nous humilieraient à jamais. Ce serait de l'eau-de-vie à côté des lavasses que nous en tirons. Ville-Marie apparaîtrait enfin, ruisselante de sa grande lumière.

Dans ce premier registre, que d'entrées nous saisissent d'émotion, dans leur brièveté impersonnelle. C'est pour ainsi dire du pathétique à l'état pur. En voici une par exemple qui enregistre le baptême d'Élizabeth, « fille de Sr Lambert Closse

sergent major de la garnison et de Damelle Élizabeth Moyen, sa femme » ; le parrain est « Adam Dolart », la marraine Catherine Primot. Naturellement, il faut connaître un peu d'histoire pour saisir la saveur âcre et sauvage de cette inscription : Lambert Closse, ses combats incessants autour du fort, son adresse, sa fin héroïque ; Élizabeth Moyen, capturée avec sa sœur dans une île en bas de Québec, amenée en Iroquoisie, au pays des Agniers, en pleine forêt, puis reconduite à Montréal à la suite de négociations de paix, libérée, et qui épouse bientôt Lambert Closse ; Catherine Primot, l'adolescente qui se promet en mariage à Charles Le Moyne, à l'âge de treize ans, qui l'épouse à quatorze ans, dont la signature si nette, si simple, sans enjolivements, est comme ailée, et qui devient la jeune mère de toute une tribu de grands guerriers et d'administrateurs, Longueuil, D'Iberville, Sainte-Hélène, Bienville, Maricourt. Enfin Dollard des Ormeaux et le fait que son nom représente. C'est de l'histoire comprimée en quelques lignes, avec une force explosive à laquelle on ne peut échapper. D'autres inscriptions rassemblent à l'envie les grands noms de Montréal : c'est comme une fusée qui éclate en étoiles dans un feu d'artifices. Voyons celle qui mentionne la mort de Claude de Brigeac, secrétaire de Monsieur de Maisonneuve, qui âgé de trente ans, est « cruellement brûlé » par les Onneyouts. Le Gouverneur était inquiet : il l'a envoyé, bien armé, à la suite de M. Vignal et de quelques ouvriers qui extrayaient de la pierre d'une île aujourd'hui incorporée dans les quais du port. Il atterrit. Des Onneyouts poursuivent déjà les travailleurs. Il est bien armé. Se dérobe-t-il ? Non, il les couche en joue, il les tient en respect pendant que les Français tentent de se sauver. D'un coup d'arquebuse, il tue leur capitaine. Puis il braque son pistolet sur l'adversaire, et, menaçant, le tient encore en respect, dans l'immobilité. Une décharge lui brise le bras, lui fait échapper son arme. Il se jette à l'eau, il est capturé. Il voit M. Vignal, le Sulpicien, mourir douloureusement. Lui, il est soigné. Du village des Onneyouts, il écrit une lettre remarquable au Père Simon Lemoine, qui est dans la capitale iroquoise. Et devant un montréaliste, prisonnier comme lui, et devant la tribu rassemblée, il subira l'un des martyrs les plus effroyables que l'histoire

ait enregistré, ce supplice par le feu qui durait vingt-quatre heures et plus. Un témoin oculaire le racontera en détail. Et fait extraordinaire, et qui se produisait très rarement, il n'aura pas une fois crié, il n'aura pas poussé une seule plainte, égalant ainsi en endurance physique les plus braves des Indiens. Et, à un point tel, que pour s'assimiler cette fermeté vraiment inouïe, les Onneyouts lui mangeront le cœur, et ensuite toute la chair. Claude de Brigeac, l'un des hommes les plus extraordinaires de cette époque, et qui serait sur nos autels si nous savions bien notre histoire.

Mais qui parlera de lui avec autant de brutalité simple que les documents originaux dont le français savait rugir et pleurer, un français qui avait du fer dans les veines, dont la morsure était de feu. Oui, des pièces originales comme ce *Premier registre de l'Église Notre-Dame de Montréal*, publions-en à pleines mains, à pleins volumes, et voyons bien, voyons enfin, quelle sorte de dégénérés nous sommes enfin devenus.

LÉO-PAUL DESROSIERS